ESQUISSE SUR LES RAPPORTS ENTRE LA ROUMANIE ET L'EPIRE

> Maudite soit la Valachie
> Mandit soit le noir Iassy
> Où vont nos maris.
> Et que le Danube sèche
> Car il les laisse paser.
> (Chant populaire d'Epire)

L'Epire est la région dans laquelle la romanité balkanique a résisté le mieux. D'ailleurs, d'après Kekaumenos, au moyen-âge les Valaques habitaient dans tout le pays [1]. Il s'appelait même « le pays des Valaques ». Aujourd'hui encore, la toponymie est pleine de souvenirs des établissements roumains de jadis [2]. Même dans les régions envahies plus tard par les Albanais ou dans celles où le processus d'hellénisation est complet, on trouve néanmoins dans le parler des habitants, des traces du dialecte aroumain [3]. D'un autre côté, la chaîne de montagnes du Pinde abrite encore une nombreuse population aroumaine qui a réussi à conserver intact son caractère ethnique. Mais en dehors de cette affinité avec une partie de la population épirote, il y a encore d'autres raisons qui expliquent notre intérêt pour ce pays.

1. *Les émigrants.* Région plutôt montagneuse et aride, l'Epire a été et est encore un réservoir d'énergie humaine, berceau d'une race vigoureuse qui a fait preuve, dans tous les temps, d'une grande puis-

---

[1] *διεσπάρησαν ἐν πάσῃ τῇ Ἠπείρῳ.* Cf. Gh. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 180.

[2] *Κ. Δ. Μερτζοῦ, Συμβολὴ εἰς τὴν ἑρμηνείαν τῶν ξενικῶν Ἠπ. τοπωνυμιῶν, Ἠπειρωτικὰ Χρονικὰ* (1934), p. 182 — 203. *Ibid., Κωνστ. Δ. Στεργιοπούλου, Τοπωνυμικὸν τῆς ἐπαρχίας Κονίτσης* (p. 204) v. 7—8.

[3] *Χ. Σούλη, Τὰ « Μπουκουραΐικα » τῶν Τζουμέρκων, ἔτ. τρίτ.*, (1928, p. 310 —320. Cf. Victor Papacostea, *Vocabularul Convenţional*, « Revista Macedoromână », Vol. II (1930), p. 36—47 et Th. Capidan, *Aromânii*. p. 14—15.

sance d'expansion. Cette population, ayant réussi à conserver, même aux temps de la domination turque, une organisation municipale semiautonome [1], a pu s'adonner, dès la fin du Moyen-Âge au colportage commercial aussi bien à l'intérieur de la Péninsule qu'au-delà de ses frontières. La proximité avec les pays occidentaux, avec les rivages de l'Italie en particulier et, naturellement, avec Venise par d'étroites relations politiques et économiques, a singulièrement facilité le développement de l'Epire et la « diaspora » de ses habitants. Éleveurs, négociants, lutteurs politiques ou, plus tard, hommes d'études, les Epirotes se sont imposés partout où ils sont parvenus, par leur puissance de travail, par leur vigueur de tempérament, par leur esprit de liberté et de progrès.

Les Epirotes ont eu dans les derniers siècles une préférence marquée pour les Principautés. Leurs caravanes venaient, on le sait, jusqu'au Danube, passaient en Russie, ou bien, par l'Ardéal et la Slovénie, pénétraient jusqu'au centre de l'Europe. Pouqueville [2] a connu, les fameux « kiradzii » valaques d'Epire, qui faisaient les transports jusqu'à Constantinople et Bucarest. Il y a 70 ou 80 ans, les habitants de la région de la capitale roumaine pouvaient voir encore ces caravaniers qui, en dehors du transport des voyageurs et des marchandises, faisaient aussi le service de la poste pour la correspondance des émigrants et même pour les lettres de change des maisons de commerce.

Il est très difficile de préciser quand a commencé l'émigration de l'élément épirote vers les Pays Roumains. A ce sujet, M. N. Iorga fait l'observation suivante: « *Les relations de nos Pays avec l'Epire ne sont pas anciennes, cette province balkanique, dans laquelle, en dehors de nombreux Albanais, vivaient tant de Roumains, étant orientée non vers le nord danubien mais vers l'Italie et particulièrement Venise, maîtresse jadis de l'autre rivage*

[1] V. sur ce chapitre: *Περ. Βιζουκίδου Ἠπειρωτικῶν θεσμίων ἔρευνα Ἠπειρωτικὰ Χρονικά*, II (1927), p. 8 et suiv. Dans la même revue grecque, III (1928). Cf. *Α. Βρεκόση. Ἡ συνθήκη τῆς 21 Μαρτίου 1800 καὶ τὰ προνόμια τῶν Ἠπειρωτικῶν πόλεων Πρεβέζης, Πάργας, Βονίτσης καὶ Βουθρωτοῦ* Cf. aussi G. I. Brătianu, *Privilèges et franchises municipales dans l'Empire Byzantin*, p. 124—127 et V. Papacostea, *Teodor Anastasie Cavalioti*, p. 9—10. Parmi les anciens ouvrages: *Ἀραβαντινὸς, Χρονογραφία τῆς Ἠπείρου*, I, cap. 20, p. 186—187 et Nr. 1; *Κωνστ. Παπαρρηγοπούλου. Ἱστορία τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους*. V, 1925, p. 136. Cf. aussi F.-C.-H.-L. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, II, p. 336—337, ed. II.

[2] Pouqueville, *o. c.*, I, p. 208.

de l'Adriatique »[1]. Des déplacements ayant un caractère de continuité n'ont commencé que lorsque les Turcs ont réalisé la pleine cohésion des provinces et qu'ils ont essayé de rattacher au système économique pontico-danubien les régions occidentales de leur empire — la Dalmatie, l'Albanie et l'Epire.

Vers la fin du XVI-ème siècle et le commencement du XVII-ème siècle, lorsque la pression centralisatrice de la domination turque sur l'Epire s'accroît, la population des régions montagneuses entre en une effervescence insurrectionnelle qui augmente chaque année. C'est un état de « guerilla » que fomente, parfois au nom de l'idée de croisade, Venise elle-même [2]. Accoutumés à vivre en liberté et dans l'atmosphère religieuse chrétienne, — particulièrement ceux qui habitaient autour des monastères,—un grand nombre d'Epirotes abandonnent leur pays et vont s'établir à Venise et dans d'autres villes italiennes; quelques-uns toutefois viennent dans les Principautés.

Les sources de gains les plus profitables pour les Epirotes établis dans les Pays Roumains, étaient les diverses concessions commerciales, et l'agriculture. Par l'achat de grandes propriétés, nombre d'entre eux sont devenus des boyards et ont pu, ainsi, prendre part au gouvernement de l'Etat. Même avant l'époque

---

[1] N. Iorga, *Fundaţiunile Domnilor români în Epir*. Ainsi s'explique assurément aussi le fait que les premiers négociants d'origine épirote, qui apparaissent chez nous au XVI-ème siècle, viennent par Venise. La riche République s'est servie d'eux pour ses affaires dans l'empire ottoman, comme d'ailleurs ont essayé de le faire plus tard la France et l'Autriche. Cf. aussi Gheron Neta, *Expansiunea economică a Austriei şi explorările ei orientale*, Buc., 1931; V. Papacostea, *Câteva note asupra familiei Sina*, (« Revista Macedoneană », II—1, p. 73—83) et D. Popovici, O Цинцарима, Belgrade, 1927. Pour la tentative française v. Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, II, 173 et suiv.

[2] En 1585 Theodor Griva s'est soulevé en Acarnanie et Epire; plus forte encore fut la révolte de *Poulion Draco* et *Malamas*. Occupant Arta, les insurgés épirotes se sont dirigés vers Ianina, mais les troupes ottomanes sont venues à leur rencontre et les ont vaincus.

Cf. pour ces mouvements *'Αρχιεπ. Χρυσοστόμου Παπαδοπούλου, 'Ο Λαρίσης-Τρίκκης Διονύσιος β' ὁ « Φιλόσοφος ὁ Χλευαστικῶς ἐπικληθεὶς « Σκυλλόσοφος »*, (1541—1611). *'Ηπειρωτικὰ Χρονικά*. VIII (1933), p. 150—192. Ces mouvements révolutionnaires d'Epire ont continué aussi au début du XVII siècle. Elles « *étaient soutenues par les Vénitiens, le duc de Toscane et les chevaliers de Malte et de Naples qui, avec leurs flottes faisaient différentes incursions contre les contrées grecques maritimes et contre les Turcs. Entre 1603—1606, étant d'intelligence avec eux, ils sont venus jusqu'au rivage afin d'y débarquer*... ». (*Ibid.*). Cf. aussi *Δ. Σάρρου, Μαξίμου Πελοποννησίου Λόγος στηλιτευτικὸς, 'Ηπ. Χρ.* t. III (1928), p. 168—210.

des Phanariotes, quelques-uns d'entre eux ont pénétré jusque dans l'entourage des Princes et même dans leurs familles.

Il ne faut pas oublier non plus certains éléments militaires très admirés pour leur vaillance, dont la contribution à la renaissance de l'esprit de croisade dans nos pays vers la fin du XVI-e siècle, mérite des recherches spéciales. C'est également de cette soldatesque que provenaient quelques hommes d'armes de l'entourage de Michel le Brave [1] (D'ailleurs, le voïvode lui-même était le fils d'une épirote [2].) Basile Lupu, le voïvode de Moldavie, descendait aussi d'une famille d'émigrants épirotes [3].

A ce qu'il paraît, l'émigration épirote s'accroît vite. C'est alors que, en dehors des Albanais et des Grecs, commencent à apparaître les Aroumains; les chroniqueurs les identifient avec quelque surprise, — Miron Costin et le stolnic Cantacuzène surtout, — lesquels se sont rendu compte qu'une partie de ces « Grecs » parlent une langue à part, apparentée à la langue roumaine [4]. Sous Brancoveano, grâce aux circonstances politiques, — stablité et autorité du Prince, tout d'abord, — le volume des affaires commerciales s'accroît, surtout avec Venise. Brancoveano, connu

---

[1] Stavrinos, le chantre des faits d'armes de Michel le Brave — lui-même épirote, originaire de Malsiani (Delvino) dit qu'une troupe de 300 « macédoniens » ont lutté pour Michel le Brave. Sans doute, parmi eux se trouvaient aussi des gens originaires d'Epire. (Le mot « macédonien » ne doit pas être pris dans le sens purement géographique). Le fameux Aga-Leca a dû être également épirote — albanais sûrement — comme d'ailleurs ce « Vél-Postelnic Cocii » considéré par N. Iorga comme le père de Basile Lupu. (Cf. « Revista Istorică », anul XXII, Buc., p. 372) et par I. C. Filitti, le grand père du voïvode. (Cf. I. I. Filitti, *Câteva documente*, Buc., 1936, p. 19).

[2] Un homme qui vivait à proximité du chancelier polonais Zamoyski donne à Michel le nom de « *Epirotae Ianii filius* ». En réalité, Iani était l'oncle maternel du prince. Cf. P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Buc., 1936, p. 18. Quant au témoignage du Polonais, v. A. T. Dzialynski, *Collectanea vitam resque gestas I. Zamoiscii illustrantia*, Posnan, 1861, p. 280.

I. C. Filitti, dans *Mama şi soţia lui Mihai Viteazul*, p. 7. communique aussi une tradition de Zagor, ancienne région roumaine d'Epire, aujourd'hui hellénisée.

[3] En ce qui concerne l'origine de B. Lupu, cf. les dernières contributions de Fr. Babinger, *Origina şi sfârşitul lui Vasile Lupu*, Academia Română, Memoriile Secţiei istorice, seria III, tome XVIII, mem. 2 et *Originea lui Vasile Lupu*, Seria III, t. XIX, mem. 9.

[4] Cf. *De Neamul Moldovenilor*, ed. C. Giurescu, Bucureşti, 1914, p. 34. N. Iorga dit dans *Câteva ştiri despre comerţul nostru în veacurile XVII şi XVIII*, p. 9, que « Miron Costin avait des renseignements sur eux vers 1680, d'après

plutôt comme le voïvode de la culture artistique et intellectuelle, a été un homme d'affaires très avisé. Le puissant mouvement mercantiliste qui accompagnait alors la consolidation des monarchies, n'était pas étranger aux préoccupations de ce monarque roumain ; les négociants et les banquiers qui formaient son équipe économique étaient pour la plupart des Epirotes [1].

Dans la seconde moitié du XVIII-ème siècle, lorsque la désorganisation administrative de l'empire ottoman rend de plus en plus difficile la vie de ces montagnards et bourgeois habitués à vivre en liberté — et surtout aux temps du fameux Ali Pacha le tyran de Ianina — le courant d'émigration épirote prend un plus grand essor. Des groupes compacts parcourent désormais la Péninsule en se dirigeant vers le nord et s'établissent en Bulgarie, en Yougoslavie, en Hongrie et dans les pays d'Autriche [2]. Dans les Principautés, le nombre de ces Grecs et « Arnautes », — parmi lesquels apparaissent de plus en plus les Aroumains, — a été alors très considérable. Le régime phanariote leur était naturellement favorable, tout comme leur instinct de parvenir et leur talent d'insinuation étaient sans égaux. Leur pénétration dans la classe supérieure se fait d'une manière vertigineuse, car l'Epirote sait admirablement utiliser toutes les circonstances [3]. Le nombre des intellectuels augmente également et leur influence spirituelle est de plus en plus grande [4].

---

des exemplaires égarés à Jassy » et « Constantin Stolnicul Cantacuzino a pu les connaître pendant leur séjour à Venise, où ils ne manquaient pas à cette date ». Stolnicul Cantacuzino dit d'ailleurs qu'il a causé même avec ces Roumains épirotes (« ... *et même lorsque j'ai causé avec eux* »). Cf. *Les oeuvres de Constantin Cantacuzino*, p. 125—127.

[1] Cf. N. Iorga, *Câteva ştiri despre comerţul nostru în veacurile al XVII-lea şi al XVIII-lea*, p. 305 Cf. aussi *Note polone* (pour *Balaban* de Ianina, l'associe de Duca-Vodă) p. 23 et V. Papahagi, Dans la *Revue historique*, 4—6 (1933).

[2] Cf. Duşan Popovici, *o. c.*, p. 57.

[3] Cf. I. C. Filitti, *Catagrafia Oficială de toţi boierii Ţării Româneşti la 1829*, « Revista Arhivelor », Nr. 5 (1928—1929), p. 2 et suiv.

On trouve dans les listes publiées par M. Filitti des dizaines de personnes qui, peu de temps après leur arrivée d'Epire, possèdent en Valachie des titres nobiliaires et de grandes fortunes, surtout des terres — ce qui leur permet de participer au gouvernement de l'état.

[4] L'Epire a été aussi au point de vue intellectuel un trait d'union entre l'Occident et l'Orient. Les livres et les idées de l'Occident y pénétraient plus vite et plus facilement. Voilà une des raisons du niveau intellectuel élevé de Ianina (*La nouvelle Athènes*), de Moscople et d'autres villes épirotes. C'est dans les écoles de ces villes que commence l'offensive contre l'obscurantisme de la scolastique et où l'on proclame la suprématie de la raison et la liberté

Bien des générations appartenant aux classes riches ou moyennes des Principautés Roumaines se sont formées sous la surveillance directe des illustres professeurs épirotes. Même les auteurs des livres et des cours utilisés dans les écoles des pays roumains sont, très souvent, originaires d'Epire ou des contrées voisines, macédoniennes et thessaliennes. Dans les collections de manuscrits grecs de Roumanie, on conserev un grand nombre de ces ouvrages [1]. Nous devons reconnaître que les idées du XVIII siècle se sont frayé un passage dans l'esprit public moldo-valaque aussi par certains professeurs épirotes et par leurs livres. Du reste, le rôle des émigrants épirotes sur ce terrain apparaît évident dans les sources de la fin du XVIII siècle et du commencement du XIX. Un français — adepte de la grande révolution — qui se trouvait à Bucarest vers 1793, écrit dans une lettre que l'action du peuple français est reçue avec une grande

---

de pensée. L'historien Cumas dit avec conviction: « *c'est à la ville de Ianina que la Grèce doit la renaissance de l'enseignement* » et Meletios l'Athénien ajoute: « *grâce aux écoles de Ianina, la langue grecque s'est répandue dans toute la Turquie européenne, complètement barbarisée jusqu'à cette date* ». Il était tout naturel donc que, directement ou indirectement, l'influence spirituelle de l'Epire s'exerçât aussi dans les Principautés. Parmi les intellectuels épirotes qui sont venus chez nous, nous mentionnons: Le métropolite Matei de Mira, l'auteur d'une chronique très appréciée, Stavrinos, le chantre des exploits de Michel le Brave, Nicolas Kerameus, professeur à Iassy, Antonie Bunellis, le précepteur des enfants de Nicolas Mavrocordat, Const. Draco, le second secrétaire de Const. Brâncoveanu et possesseur de l'une des plus belles bibliothèques qui eussent existé en Valachie à ce temps-là, Mitrofan Grigoras, un vieux frondeur de qui nous est resté un bien joli fragment de chronique consacrée à la Valachie (1715—1716), Nicolas Ţerţulis, directeur de l'Académie de Jassy (1760—1773), Const. Caraiani, le conseiller du voïvode Grégoire Alexandre Ghica pour la réorganisation des écoles de Moldavie en 1763, Nicolas Vercosi, le secrétaire de Const. Vodă Moruzi et professeur à la Cour du prince, les frères Vilara, Lambru Fotiade, l'émérite professeur de la génération qui clôt la domination de l'hellénisme à Bucarest, le généreux métropolite Dositei Filitti, Const. Filitti, éphore des écoles valaques et d'autres professeurs (sur lesquels nous ne pouvons pas nous arrêter dans l'espace restreint de cette esquisse) provenant, presque tous, des écoles de Ianina, étant, par conséquent, le produit de son atmosphère intellectuelle. La personnalité de certains d'entre eux — comme celle, par exemple, de Dositei Lambru Fotiade — a influencé énormément la société roumaine, à la veille des temps nouveaux. Aujourd'hui, lorsque les anciens ressentiments contre les professeurs grecs ont disparu, une monographie sur certains d'entre eux est de rigueur; ces Epirotes la mériteront premièrement.

[1] Cf. par exemple les collections de manuscrits de l'Académie Roumaine. Litzica, *Catalogul manuscriselor greceşti*, nr. 1 (313) 65 (48) 70 (210) 86 (489) 88 (563) 97 (302) 110 (611) 116 (456) 118 (65) 162 (445) 184 (191) etc.

sympathie à Bucarest et que, *preque tous les marchands de Ianina et d'Albanie établis dans la capitale de la Valachie sont des sans-culottes*[1]. (On sait que ces Epirotes ont contribué — de même que d'autres émigrants balkaniques — à la formation de la bourgeoisie roumaine; leur rôle dans les grandes transformations sociales du XVIII° et XIX° siècle ne saurait être contesté[2]).

On devrait accorder une attention spéciale aux influences exercées par les épirotes aussi dans le domaine de l'art religieux, en peinture surtout; il paraît que l'activité des peintres épirotes ait été bien intense dans les deux Principautés[3].

Mieux que tout document, le folklore nous montre combien puissant était le mirage de la Roumanie pour les villages épirotes[4]. C'est pourquoi nous croyons très justifiées, bien qu'elles paraissent exagérées, les observations du métropolite Spiridon Vlachos de Ianina, qui affirme que « *des millions d'Epirotes ont mêlé leurs os à ceux du peuple roumain des deux Principautés* ».

2. *Les offrandes.* L'asservissement des Principautés par les Turcs et leur encadrement dans l'unité économique de la Péninsule ont compensé en quelque sorte son aridité. On a pourvu aux besoins des régions balkaniques dans lesquelles la famine était devenue endémique. L'Epire a su le mieux profiter de cette situation. La présence d'un aussi grand nombre d'Epirotes dans les Principautés et les situations importantes qu'il ont réussi à occuper, — non seulement dans l'économie et la culture intelectuelle, mais encore dans la politique, — n'a pas été sans conséquences.

---

[1] Hurmuzaki, Doc. supl. p. 89.

[2] Cf. N. Bălcescu. *Mersul revoluției în Istoria Românilor*, ed. P. P. Panaitescu, p. 26.

[3] *Γ. Σωτηρίου, Κειμήλια Ἰωαννίνων*. Il est surtout question d'un certain type de fresque, très ancien en Epire — datant déjà du XV siècle — qui fut répandu par les peintres épirotes dans les églises moldaves et valaques. L'auteur dit: *Αἱ τοιχογραφίαι αὗται τῆς Ἠπείρου, ἄριστα δείγματα τῆς ἀναπτυχθείσης ἀπὸ τοῦ 15-ου ἀκόμη ἐν Ἠπείρῳ τέχνης, αἵτινες ἐχρησίμευσαν καὶ ὡς τὰ πρότυπα διὰ τὰς τοιχογραφίας Μονῶν καὶ ναῶν τῆς Μολδοβλαχίας ἐκτελεσθείσας ἀπὸ Ἠπειρώτας ζωγράφους (ὡς ἐξάγεται τοῦτο καὶ ἐξ ἐπιγραφῶν ρουμανικῶν ἔργων, τὰς ὁποίας εἰς προσεχὲς τεῦχος τῶν « Ἠπειρωτικῶν Χρονικῶν » θὰ παραθέσωμεν), εἶναι ἀνάγκη νὰ ἐρευνηθῶσι καὶ ἐκδοθῶσι καὶ διότι εἶναι καθ' ἑαυτὰς ἀξιόλογοι ἀλλὰ καὶ διότι πολλὰς πλάνας ξένων τεχνοκριτῶν εἶναι προωρισμέναι νὰ διαλύσωσιν.*

[4] *† Ἰωαννίνων Σπυρίδωνος, Ἐξ ἀφορμῆς τῶν « Μπουκουραΐκων », Ἠπειρωτικὰ Χρονικά*, 1931, p. 162—163. Cf. pour le folklore M. Beza, *Urme românești...* p. 134.

A mesure que le nombre et la position des Epirotes des Principautés se sont accrus, les donations pour leur lointaine patrie se sont multipliées. Un voyageur contemporain qui a étudié de près, en Epire même, les traces de cette oeuvre de générosité venant de Roumanie, dit dans un travail récent: « Par l'influence qu'ils avaient et la considération dont ils jouissaient auprès des puissants du jour, ainsi que par les richesses accumulées par eux-mêmes, ces Epirotes ont pu rendre de grands services aux régions dont ils s'étaient exilés »[1]. De fait, de grands monastères de Bucarest et de riches prieurés de la région de Valachie ont été dédiés à des sanctuaires épirotes et spécialement à ceux de Ianina. Des sommes importantes, des objets précieux et des livres roumains[2] prenaient chaque année le chemin de l'Epire contribuant ainsi avec l'or de Venise à la floraison religieuse et intellectuelle de toute la région et surtout de Ianina. C'est à juste titre que M. N. Iorga, parlant de la capitale de l'Epire, dit que: *« aucune ville de la Péninsule Balkanique ne tirait assurément d'aussi gros revenus des Principautés »*[3].

Rappelons, en passant, les sanctuaires épirotes qui ont eu des possessions en Valachie[4]. Le *Monastère Τῶν πατέϱον*, de Ianina, avait à Bucarest le *Sarindar*, belle fondation de Mathieu Bassarab, malheureusement détruit aujourd'hui et le suffragant de celui-ci, *Balamucii* d'Ilfov, ainsi que le monastère de *Mislea*. Le monastère de *Katzika* possédait, dans le département de Rimnic-Sarat, le monastère de *Deduleshti ;* le prieuré de *Babeni* et *Bordeshti*, du même département, appartenaient à l'Eglise *Velas*, également de Ianina. A *Zitza*, dans le voisinage de la capitale épirote, se trouvait le monastère de *Saint Hélie* auquel appartenait l'opulent monastère bucarestois de *Saint Jean* bâti à l'endroit où se trouve actuellement la Caisse des Dépots. Du monastère *Molyvdoskepastos*, près de Pogoniana, dépendaient les monastère *Bradu* de Buzau et *Codreni* du département d'Ilfov. Pogoniana avait en outre l'église, aujourd'hui détruite, de Ghiorma Banul, fondée dans la seconde moitié du XVII-ème siècle. Le peuple l'appelait aussi « l'Eglise des Grecs ». Le monastère de *Gura*, toujours de l'éparchie de Pogoniana, avait réussi à

---

[1] Marcu Beza, *Urme româneşti în Răsăritul ortodox*, Bucureşti 1935, p. 133 et suiv.

[2] *Ibid.*

[3] N. Iorga, *Fundaţiunile domnilor români în Epir*, p. 7

[4] *Ibid.*

s'emparer, à Bucarest, de la fameuse fondation connue sous le nom de *Stavropoleos* et du monastère de *Valea* dans le département de Muscel. Les monastères épirotes tiraient de grands revenus des terres, forêts, étangs appartenant à ces monastères roumains. Divers documents épirotes nous permettent de voir combien ces revenus étaient importants et combien la population et le clergé de l'Epire estimaient leurs possessions en Roumanie [1].

Mais aussi les autres monastères d'Epire recevaient, sous forme de dons en espèces, des secours des princes roumains. Malheureusement nous n'avons pas les actes d'après lesquels on pourrait reconstituer, au cours des siècles, la série complète de ces secours. Les recherches faites jusqu'à présent ont pu, toutefois, préciser certaines données. On sait ainsi que, dès 1513, sous le règne du pieux Neagoe Basarab en Valachie le monastère de Saint Hélie, près de Podgoriana en Epire, recevait un secours de 300 lei annuellement [2]. Nous ne savons pas ce que reçurent les monastères épirotes sous les successeurs de Neagoe. Nous avons des informations plus nombreuses pour le temps de Constantin Brancoveano. Jamais autant qu'à son époque, l'or roumain n'a afflué en Epire. D'après les « lettres de grâce » du temps de ce Voïvode, nous savons que l'on envoyait à Pogoniana, 3.000 lei par an; le monastère « de Ianina, que l'on appelle Ostrov » recevait également 3.000 lei; « Panaghiia Dorahani, près Ianina », 4.000 lei; « Brodetz, du village qui s'appelle Policeani, près Argyrocastro, bâti par l'empereur Pogonat » recevait 9.000 lei [3]. En même temps Constantin Brancoveano renouvela par des actes en règle, plusieurs des anciennes dédicaces. D'ailleurs, dans la capitale de l'Epire, la figure de ce généreux voïvode, soutien de la chrétienté balkanique, était bien connue et auréolée d'un large sentiment de reconnaissance. Ce qui contribua surtout à cette popularité ce fut le grand nombre de livres d'église qu'il fit imprimer en grec, — livres qui circulaient dans tout le monde orthodoxe. La reconnaissance des Epirotes envers Brancoveano s'est exprimée d'une merveilleuse manière, en 1699, à l'occasion de l'apparition de la « Pravoslavnica Marturisire » [4] (Le Témoignage orthodoxe). La partie introductive de ce livre comprend entre

---

[1] V. le chapitre suiv.
[2] N. Iorga, *op. cit.*, pp. 7—9.
[3] *Ibid.*
[4] I. Bianu et Hodoş, *Bibliografia românească veche.*

autres une série d'hommages en vers de la part de « *ceux qui demeurent dans la célèbre Epire* ». Le dernier de ces hommages est une « épigramme » signée par les élèves des deux écoles de Ianina. Il s'agit des élèves du collège *Marutzi* et de ceux de la « grande école », dite de *Ghiuma*. Nous nous sommes occupés de ces deux écoles à l'occasion de la monographie que nous avons consacrée à Cavaliotti [1]. Il n'est pas exclu que Brancoveano ne fût le premier de ces princes roumains qui ait envoyé des subsides aux écoles de Ianina; sous quelle forme? quand? nous ne le savons pas, mais la munificence du pieux prince est chantée avec enthousiasme dans les « epigrammata » que nous avons rappelées, et *comparée à l'abondance des sept sources du Nil.* Ces vers affirment que la générosité de Brancoveano « *a fait fleurir tout l'Orient* » [2]. D'autres vers rapportent que les secours envoyés, par le Prince roumain allaient partout où le besoin s'en faisait sentir: enseignement, églises, imprimeries [3]...

Il est hors de doute que les professeurs et les élèves des deux écoles de Ianina ont bénéficié, directement ou indirectement de la générosité de ce « vieux boyard et prince chrétien ». Le célèbre collège Ghiuma était entretenu surtout par des fonds venant de la Valachie ; c'est ce dont témoigne, de la manière la plus évidente, la lettre patriarcale que nous reproduisons à la fin. Cet acte intéressant montre que bien avant d'avoir été écrit, la « grande école » était entretenue des revenus du monastère Saint Jean de Bucarest, suffragant du monastère Saint Hélie de Zitza [4].

---

[1] V. Papacostea, *op. cit.*, pp. 23—24.

[2] Voici une traduction libre, des vers par lesquels les étudiants de Ianina rendent hommage à Constantin Brâncoveanu

Sept sont les sources du Nil
Dont les flots immortels donnent l'abondance à l'Egypte.
Sept sont aussi les sources qui se répandent sur la terre
En faisant fleurir tout l'Orient
O, Constantin, le plus grand, le plus puissant et le plus heureux des hommes.

[3] *L'une coule dans les buissons de la sagesse*
Une autre flue pieusement dans les temples sacrés
Une troisième égaie l'imprimerie...

[4] Du document que nous publions, il résulte que le Collège Ghiuma avait obtenu une partie des revenus des monastères St. Elie (Epire) et St. Jean (Bucarest) à la suite d'une agitation des habitants. La Patriarchie et le Synode avaient déjà approuvé en 1787 cette répartition parce que « *l'église poursuivait de près l'intérêt et l'utilité d'ordre général* » mais, « *à cause des circonstances,*

Les Epirotes, établis à Venise etdans les Principautés, n'oubliaient pas non plus d'envoyer sur les richesses qu'ils a vaient acquises, — ou de laisser par testament — des subsides aux monastères et aux écoles des endroits d'où ils tiraient leur origine. Parmi ceux de Venise rappelons Apostol Tzigara, frère de Zotu Tzigara, gendre de Pierre le Boîteux. Apostol a été « l'un des fondateurs de monastères de sonpays ». Dans son testament, il fait des dons importants à l'église de Ianina, auprès de laquelle se trouvait la maison de ses parents [1]. Un autre Epirote, Jean Simota, de Podgoriana,—qui s'appelle aussi Vlachopodgoriani, — établi en Moldavie, est également fondateur du monastère Sosini, non loin de Zitza. [2] Le riche changeur Nico Papa, dont la famille était depuis longtemps établie en Valachie — sa mère était enterrée à Bucarest, — laisse également d'importantes sommes d'argent « aux monastères de mon pays » [3]. Même les célèbres familles Marutzi et Zossima, grâce aux subsides desquelles ont longtemps pu s'entretenir les écoles de Ianina, tiraient de chez nous une partie de leur fortune et de leurs revenus. Les dons du métropolite Dosithée-Filitti ont été aussi un grand bienfait pour l'enseignement épirote. Il laissa à l'église St. Jean le Théologien, où ses parents étaient enterrés, une rente annuelle. De même, aux écoles de Podgoriana, où il était né, et à celle de Zitza, où il avait commencé son éducation, il laissa un revenu annuel de 2.000 lei, « pour le salaire de deux professeurs ». Par le même testament, le grand hiérarque prévoyait d'autres revenus qui devaient être affectés « à des écoliers

---

les choses ne s'accomplirent pas conformément aux demandes que les habitants avaient faites, parce que les propriétés du monastère du prophète Elie nommé ci-dessus et ses affaires — le monastère étant privé de la protection immédiate et du soin de l'archevêque — n'étaient pas carrectement administrés, ni convenablement dirigées».

Par la lettre de Juin 1800, on décide de nouveau que le monastère bucarestois « *soit attaché pour toujours au monastère St. Elie, avec toutes ses propriétés et ses biens meubles et immeubles qu'il possède déjà ou qu'il recevra à l'avenir, offrant au saint monastère du prophète Elie les revenus annuels qu'il donnait dès le début ; et que la susdite école publique d'enseignement grec de Ghiuma — étant la première (de Ianina) — ait le bénéfice de la part des deux monastères et les revenus nécessaires pour le bien-être des professeurs, des étudiants et des élèves* ». Plus loin, la lettre dit que ces décisions ont été prises « *...pour y faire perpétuer et maintenir l'école publique et la culture grecque* ».

[1] N. Iorga, *op. cit.*, p. 8.

[2] *Ibid. cf. aussi Marcu Beza, v. c. p. 149.*

[3] *Ibid.* N. Iorga, *op. cit.*, p. 5.

boursiers, compatriotes de ma région et de toute l'Hellade, pauvres et sans ressources, mais intelligents et travailleurs »[1].

Il est absolument nécessaire de reconstituer toute l'oeuvre d'assistance matérielle et spirituelle faite par des ressources roumaines en faveur de l'Epire. C'est un des titres de fierté de notre civilisation spécifique.

3. *Communautés de l'Epire et les biens des monastères roumains dédiés*. Les documents dont nous disposons témoignent, en toute sincérité, de la pauvreté des communautés épirotes et de leur incapacité d'entretenir des écoles et « autres oeuvres d'intérêt commun », si on ne leur assurait pas régulièrement une partie des revenus des monastères roumains qui leur étaient consacrés. Vers la fin du XVIII-ème siècle, surtout, lorsque la source des subsides venant de Venise s'épuisa et lorsque le brigandage et la désorganisation de l'empire turc amenèrent la ruine des florissantes villes de l'Epire et la stagnation des affaires, les revenus des biens de Valachie restèrent le seul moyen de parer aux besoins des communautés. Malheureusement les incorrections de quelques uns du clergé ou des épitropes chargés de l'administration de ces biens, ont contribué à leur ruine. Aux temps de prospérité générale, lorsque le trafic commercial était libre, lorsque des centaines de caravanes partaient dans toutes les directions, lorsque les Epirotes détenaient pour une bonne part, les relations entre l'Orient et l'Occident et quand les affaires orientales de Venise même étaient entre leurs mains, la manière dont étaient administrés les biens de Roumanie ne les préoccupait guère. Mais les choses avaient changé; des luttes violentes éclatent entre les communautés et le clergé pour l'administration de ces biens, de véritables partis s'organisent, on fait appel à la foule affamée. Assurément, parfois la population soulevée par les instigateurs se faisait une image naïve et disproportionnée des richesses de la Valachie; toutefois, la plupart du temps les accusations faites au clergé, des hégoumènes au métropolite, étaient fondées[2].

---

[1] I. C. Filitti, *Așezământul mitropolitului Dositei Filitti*, pag. 76.

[2] Même dans la lettre inédite que nous publions aux annexes (Juin 1800) on trouve des mesures prises contre les staretz « *pervers et ravageurs des propriétés et des dons du monastère* ». Il s'agit d'un nouveau statut par lequel le monastère St. Elie d'Epire et St. Jean, son suffragant sont de nouveau affiliés à la métropolie de Ianina. Il paraît que le gaspillage et le pillage aient été bien grands puisque la Patriarchie et le Synode décident un contrôle rigoureux tant pour les revenus que pour les dépenses de ces deux monastères.

Vers le début du XIX-ème siècle, le mouvement des communautés sur cette question s'étend; les communautés réclament énergiquement l'emploi des revenus pour les oeuvres d'intérêt commun. On fait des démarches et l'on dépose des plaintes à la Patriarchie et au Synode[1]. Des agitations populaires ont lieu et la tendance se manifeste de faire participer effectivement les communautés à l'administration des biens. L'intensité et la portée de cette agitation peuvent être jugées par l'incident suivant qui se passa dans l'éparchie de Velas, au commencement de l'année 1836. La population de cette éparchie, mécontente de la manière dont étaient administrés les biens du monastère, — et spécialement les biens des Principautés, — se réunit en une grande assemblée de protestation: « *pour des motifs supérieurs... nous nous sommes réunis, les épitropes du monastère de Velas, les principaux citoyens du Vilayet et de l'éparchie, ainsi que tous les habitants de tous les villages des environs* ». Après avoir décidé de chasser l'abbé incorrect, l'assemblée s'est occupée des biens de ce monastère en Valachie. (Il s'agissait des terres du prieuré de Babeni, de Rimnicul-Sărat, suffragant de Velas). Le droit d'exploitation a été enlevé aux caloyers et vendu pour 16 années à des séculiers qui sont allés à Bucarest. Des contrats ont été passés en règle avec ces fermiers et l'on a demandé au métropolite de ratifier les décisions de la communauté. L'agitation de la population s'est heurtée toutefois, comme il fallait s'y attendre, à la résistance des fors ecclésiastiques plus élevés. En ce qui concerne l'exploitation des domaines du prieuré de Babeni de Rimnicul-Sărat, on est arrivé finalement à une situation très confuse entre les fermiers désignés par la communauté et les hégoumènes soutenus par le Métropolite. (Il paraît que l'épilogue de ce conflit ait été débattu devant les autorités roumaines).

Mais l'agitation et les luttes des Epirotes sur la question des biens monastiques en Roumanie, ont continué avec furie. L'indignation de la multitude, — qui se croyait frustrée d'un droit sacré, — croîtra dans la mesure où va croître la misère des habitants. Des protestations énergiques s'adressent à la Patriarchie. Une « anaphora » de 1836, adressée au Synode, montre que, dans certaines régions, « *par suite du manque d'industrie, de la stérilité du sol, et du brigandage albanais* », les habitants peuvent à peine

---

[1] V. sur ce chapitre les documents publiés par *M. E. Σούρλα, 'Ηπειρωτικὰ Χρονικὰ* (III—1929) p. 235—254.

vivre. Dans ces tristes circonstances, les communautés épirotes en arrivent à s'arracher, les unes aux autres, les biens des Principautés. Nous trouvons un cas intéressant, en ce sens, dans le conflit entre la population de Velas, d'une part, et la Métropolie de Ianina, d'autre part. Voici les causes de ce conflit: l'éparchie du Vélas, l'une des plus peuplées et des plus pauvres, possédait en Roumanie, comme nous l'avons indiqué, le prieuré de Babeni qui était cependant insuffisant pour les multiples besoins de l'éparchie. (A peine pouvait-on, avec ces revenus payer «*les quelques salaires des instituteurs*»); par ailleurs, Pogoniana, qui ne comprenait qu'un petit nombre de villages, disposait du monastère de Molyvdokepastos, dont dépendait le suffragant de Codrenii de Valachie (« *d'où l'on pouvait avoir*, par milliers, une grande quantité de florins hollandais »). Par leurs demandes les habitants de Velas ont réussi d'attacher à leur éparchie les villages de Pogoniana avec tous leurs biens de Valachie. Mais, peu de temps après, une nouvelle décision sépara les villages de Pogoniana de l'éparchie de Velas et les donna à Ianina. De cette manière, les biens que le monastère de Molyvdokepastos avait en Valachie tombèrent entre les mains du Métropolite. Cette perte a été jugée, par la population de Velas, comme «une punition divine ». Dans la plainte désespérée adressée au Synode, les représentants de cette population disent que « dès lors, tous les malheurs se sont abattus sur eux ». Après une manifestation simulée sur des questions de dogme et de culte, — transgression des canons, mariages et divorces irréguliers, etc. — l'indignation des gens de Velas contre le Métropolite de Ianina et ses collaborateurs (« qui ne songeaient qu'à s'enrichir ») passe sur le terrain des accusations d'ordre matériel. En lisant cette protestation, on a l'impression de lire l'une de ces innombrables plaintes que partout ailleurs dans l'empire turc, la communauté orthodoxe élevait contre le clergé. Les pétitionnaires témoignent d'une grande compassion pour l'état d'abandon où sont parvenus les villages de la Pogoniana, « *privés de tout pasteur, puisque ceux-ci, demeurant à Bucarest, ils disposent de revenus considérables et laissent le monastère de Molyvdokepastos gémir sous le poids de dettes énormes et abandonnent les villages à l'arbitraire sans contrôle du métropolite de Ianina qui les administre par un épitrope à sa dévotion* ». (Tout cela, nous montre combien était mûre, dès 1836, l'idée de faire passer les biens ecclésiastiques à l'administration et au contrôle direct de l'état roumain).

Dans cet article nous avons tâché de montrer, en lignes générales, combien intenses et variées avaient été autrefois les relations de l'Epire avec les Pays Roumains.

Ces relations ne s'expliquent pas, comme il ressort d'ailleurs des faits cités, tant par ces affinités d'ordre ethnique dont nous venons de parler, que surtout par l'unité géopolitique et géoéconomique dans laquelle vivait autrefois le monde balkanique — nos pays y compris.

Dans le cadre de cette unité, la vie économique de la Péninsule s'équilibrait bien mieux que dans l'émiettement et le séparatisme qui existent aujourd'hui, la Roumanie réalisant pour certaines régions balkaniques stériles et exposées à la famine, un rôle vraiment providentiel.

Mais les aspects de cette dépendance économique dc l'Epire — avec toutes les conséquences qu'elle eut dans les autres domaines — mérite des études beaucoup plus amples.

VICTOR PAPACOSTEA